

THÉÂTRE

38
RÉVOLUTIONNAIRE.

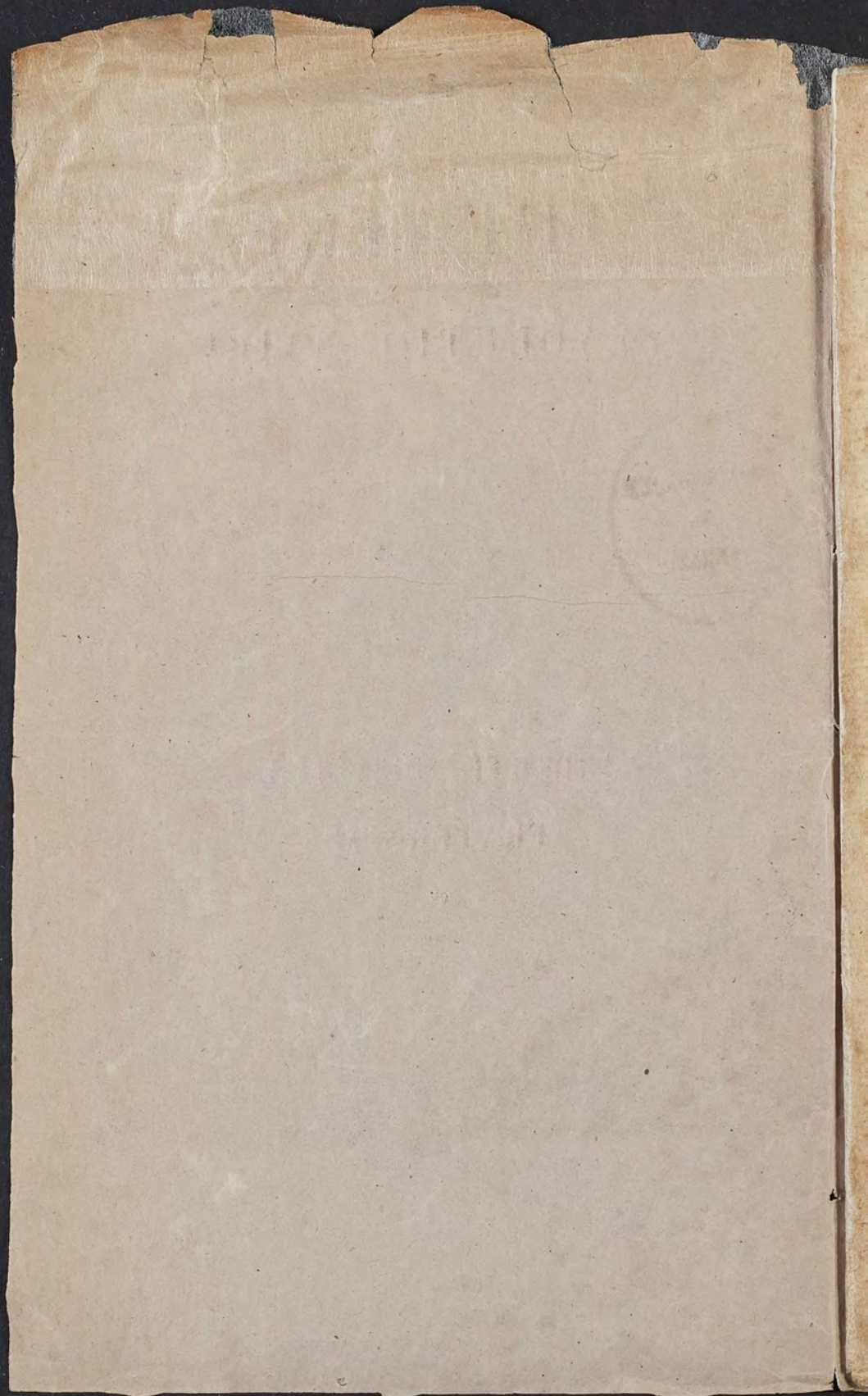


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

ou





LA GUERRE
DE
LA VENDÉE,

PIECE RÉVOLUTIONNAIRE,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Pour être représentée par de jeunes citoyens
et citoyennes, les jours de Décade et autres
Fêtes nationales.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

PAR C. THIÉBAUT, *républicain françois,*
chef de Bureau de l'Administration du départe-
ment de la Meurthe.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.



A N A N C Y,

Chez la veuve BACHOT, Imprimeur de la
Société des Amis de la Liberté et de l'Egalité.

L'An 2 de la République françoise, une et indivisible.

LE premier Acte retrace les mouvemens qu'a
excité le rassemblement des rebelles.

LE second, les combats, l'héroïsme et la victoire
des patriotes.

LE troisième, la reconnoissance nationale distri-
buant les terres de la Vendée aux vainqueurs
des brigands.

A C T E U R S.

BARRAUD, } jeunes volontaires.
DAVID, }

G O S S I N, père de Jeannette.

C O L I N, amant de Jeannette.

J E A N N E T T E.

L U C I E, confidente de Jeannette.

B A R A, enfant de treize ans.

O F F I C I E R S M U N I C I P A U X.

R E P R É S E N T A N T D U P E U P L E.

G É N É R A L D E S P A T R I O T E S.

G E N D R E A U, officier de la garde nat. de Bressuire.

J U L I E, fille de Gendreau.

P A Y S A N S et P A Y S A N N E S.

C H E F D E S B R I G A N D S.

P I È T O N D E L' A R M É E.

U N C O U R I E R.

S O L D A T S.

La scène est à Sornay.

LA GUERRE
DE
LA VENDÉE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une grande place, au fonds, on voit la Maison commune.

SCENE PREMIERE.

BARRAUD, DAVID.

BARRAUD.

JE te disois bien, l'autre jour, que les passages fréquens de cavaliers, de chaises de poste, de berlines étoient de mauvais augure. On ne se seroit pas douté d'un rassemblement d'aristocrates qui méditent une guerre sanglante : je t'assure que mes inquiétudes ont parues souvent exagérées, mais je considère les choses de près ; et puis, tiens, quand on aime sa patrie, on ne se tranquillise pas sur ses ennemis secrets.

DAVID.

Sans doute, on ne doit pas se tranquilliser tant que la patrie est agitée, mais conviens, mon ami, qu'on ne devoit pas s'attendre à une guerre dans

notre pays ; cependant , il s'en prépare une qui pourra être longue , car on dit que les rassemblés ont du canon , des armes.

BARRAUD.

Mon ami , l'aristocratie est un hydre à deux millions de têtes ; c'est un monstre mâle et femelle qui se reproduit sous toutes les formes , et si deux autres millions de têtes ne se mettent pas en devoir de les combattre sérieusement , il est à craindre que cette guerre dont nous parlons , ne se prolonge au-delà du terme que tu pourrois penser : fais donc attention que pour donner à cette guerre une cause intéressante , on la déclare *guerre de religion*.

DAVID.

Que me dis-tu , guerre de religion ? est-ce que le peuple est assez déraisonnable pour croire que la religion ait besoin de sang répandu pour se soutenir : de deux choses l'une , et il est facile de la faire sentir aux paysans mêmes les plus grossiers , ou la religion est bonne , et il ne lui faut que sa pureté pour se maintenir ; ou elle est fausse , et il ne faut que le bon sens , que la raison pour la détruire ; car ce n'est pas de ce qu'une chose est vieille qu'elle doit être respectée , mais de ce qu'elle est pure et vraie : ainsi , ne pense pas que le peuple se laissera égarer , au point de s'égorger pour des motifs de religion. C'est la guerre de l'aristocratie , la guerre que les rebelles veulent faire aux patriotes ; oh ! pour celle-là , je la crois , aussi te disois-je , qu'elle pourroit être longue.

SCENE SECONDE.

COLIN et les précédens.

COLIN.

Vous paroissez fort tranquilles , citoyens , tandis que de toutes parts on crie aux armes ; il est bien étonnant que la guerre s'allume dans notre département, et que personne ne prenne des mesures pour la prévenir et l'arrêter! . . .

BARRAUD.

Les mesures à prendre sont dans notre résolution de rester libres ou de mourir.

DAVID.

Notre résolution est bien solide , mais encore ce que dit Colin est juste , pourquoi ne prend-on pas des mesures pour prévenir une guerre civile ?

BARRAUD.

Elle ne sera pas civile , car les aristocrates ne sont pas citoyens , ce sont des ennemis plus irréconciliables que les hessois , que les antropophages , et quand ils viendront , on les traitera comme ils méritent.

COLIN.

Mes amis , j'étois bien assuré de vos sentimens et de votre courage , mais réfléchissez que des prêtres circulent dans les campagnes , criant , prêchant que tout est perdu , que le ciel va lancer ses foudres sur ceux qui ne combattront pas pour eux , les paysans , qui n'ont jamais vu que

des prêtres, les écoutent; tu sais, Barraud, que Gaston, le garçon perruquier, a couru les villages, en criant, *vive le roi*, et que c'est le premier cri de la rebellion, aussi Gaston fut-il tué par un paysan; les rebelles ont vu par cette mort qu'il n'y auroit rien à gagner en parlant de roi, ils employent des prêtres, et sous le prétexte de religion, ils peuvent faire beaucoup de mal.

BARRAUD.

Les prêtres ne nous inquiètent pas; ils peuvent faire crier quelques vieilles femmes, mais les gens raisonnables savent bien quoi en penser.

SCENE TROISIEME.

GOSSIN et les précédens.

GOSSIN.

Hé bien, jeunes gens, vous préparez-vous à la guerre? on dit qu'il se forme une armée qui veut aller détruire Paris, mais il faut nous détruire auparavant, ces messieurs-là comptent sans leurs hôtes.

DAVID.

Une armée, dites-vous, et où se forme-t-elle? pourquoi n'en formons-nous pas une aussi; la chose est donc bien vrai: hé bien, partons.

Barraud et David sortent, en disant:

Allons donc voir cela.

(*Colin veut aussi sortir, Gossin le retient.*)

G O S S I N.

Je ne doute pas de ton ardeur à joindre tes camarades, car enfin, il faut aller détruire ce noyau de la contre-révolution; mais écoutes, Colin, vous ne réussirez pas dans votre projet, si vous n'êtes pas dirigés. La municipalité travaille à organiser un bataillon; le district de son côté va en organiser deux autres, et, sans doute, le département qui doit être instruit ne tardera pas de faire des préparatifs.

C O L I N.

Citoyen, j'allois devenir votre fils et permettre que le sentiment qui m'attache à Jeannette s'exprime par le dévouement qui me lie à vous; vous êtes instruit des bruits de guerre, et la patrie, qui l'emporte en mon cœur sur tout autre objet, m'appelle; je sens que nous devons être dirigés, je vole à Fontenai m'informer des dispositions du département, car je ne puis m'imaginer autre chose, sinon que l'on intercepte les lettres et paquets à la poste: il est surprenant que depuis plus d'un mois on ne reçoit ni lois ni nouvelles.

S C E N E Q U A T R I E M E.

JEANNETTE et les précédens.

C O L I N.

Jeannette tu arrives bien à propos, ton père et moi parlions de la guerre prochaine, et....

J E A N N E T T E, *en l'interrompant.*

Hé bien, Colin, préférerois-tu une femme à ta patrie?

COLIN, *vivement.*

Non, ne m'outrages pas, je sais que je me dois tout à la patrie, et je n'ai pas balancé.

G O S S I N.

Chers enfans, vous êtes dignes l'un de l'autre, pourquoi la guerre vient-elle retarder le moment de votre union ?

J E A N N E T T E.

Le moment ne sera pas sans doute bien éloigné, car quand des hommes libres se battent contre des esclaves, la partie est bientôt décidée.

C O L I N.

Il me suffit de t'entendre, je serai digne de toi. [*Il sort.*]

G O S S I N.

Ma fille, je suis de plus en plus enchanté de Colin ; ton mariage devoit se faire demain, mais que j'aime de te voir t'élever au-dessus de toi-même !

J E A N N E T T E.

Mon père, je voudrois que toutes les filles pensassent comme moi, qu'elles ne consentissent à se marier qu'avec des défenseurs de la patrie. Comment une femme peut-elle espérer que son mari la défendra des insultes, où qu'il l'aimera assez pour veiller à sa tranquillité, quand elle aura remarqué dans lui de l'indifférence pour sa patrie. Je vois tous nos muscadins s'éloigner des enrôlemens et préférer donner un peu d'or à des malheureux qui servent à leurs places, à marcher eux-mêmes ; pensent-ils qu'on peut payer

les vertus , le sang d'un citoyen ? s'imaginent-ils que des femmes vertueuses peuvent devenir leurs compagnes ? pensent-ils racheter leur déshonneur avec de l'argent ? hé bien, ils se trompent, la fille qui épouse un muscadin , épouse le malheur et l'opprobre.

G O S S I N.

Tu as bien raison , ma fille , car celui qui n'est pas bon citoyen , ne peut pas être bon ami , bon époux. Retourne au logis , je vais à la municipalité m'informer de la situation des affaires : on ne peut pas être sans inquiétude quand on parle d'avoir la guerre.

(Jeannette sort , Gossin la suit , mais il voit arriver la municipalité , il s'arrête.)

SCENE CINQUIEME.

LE MAIRE, QUATRE OFFICIERS
MUNICIPAUX et GOSSIN.

Un OFFICIER MUNICIPAL.

Il n'est pas un moment à perdre , nous apprenons que déjà plusieurs villages sont envahis par les brigands et que beaucoup de gens de campagne croient faire une action bien méritoire en se réunissant à eux. Je ne vois qu'un parti à prendre , c'est d'envoyer au département des commissaires pour demander des secours en hommes et en armes.

L E M A I R E.

Oui, envoyons des commissaires, mais qu'ils ne soient pas pris dans notre sein, car il faut constamment nous montrer au peuple, affermir

son courage , et lui prouver que nous sommes dignes de lui.

G O S S I N.

Citoyens , le jeune Colin empressé d'être utile à sa patrie ne s'est-il pas présenté à vous , je réponds de son zèle et de ses sentimens , ne pourriez-vous pas l'envoyer vers le département ; en tout cas , je m'offre de porter vos dépêches.

Un O F F I C I E R M U N I C I P A L.

Brave Gossin , l'âge n'a pas refroidit en toi le patriotisme , nous sommes sensibles à tes offres ; où est-il donc Colin , il est bien digne d'être ton fils , c'est un jeune homme qui a des mœurs et un ardent civisme , nous le choisirions volontiers pour commissaire.

(Gossin sort par la gauche avec un air empressé.)

SCENE SIXIEME.

*Colin accourt par la droite , tenant un papier à la main ,
il s'adresse aux officiers municipaux.*

C O L I N.

Magistrats , je vous apporte une preuve des malheurs qui , sont prêts à fondre sur nous ; qui auroit pu penser que dans notre commune même , il y eût des traîtres , des monstres. . . ?

L E M A I R E.

Qui sont ces traîtres ? que nous dis-tu ?

C O L I N.

Lisez , citoyens , et puis je vous dirai ma réponse.

(II)

LE MAIRE. [*Il lit.*]

« Nous vous attendons, Colin, pour remplir une place dans l'armée catholique, venez au plutôt nous joindre, emmenez tous vos camarades et gardez le secret sur votre démarche. Le prince de Talmont vous accueillera; nous vous recommanderons à M. Delbe, et il sera glorieux pour vous de combattre pour votre religion, pour votre roi; le rendez-vous est à Cholet. *Signé, DUTERREAU et MASSIS.* »

Le maire dit ensuite : Quelle horreur! quoi Duterreau et Massis sont allés se joindre aux brigands!

COLIN, *vivement.*

Et ils osent m'insulter ainsi; m'appeler à eux, ils ignorent donc que Colin est fidèle à sa patrie: hé bien, voici ma réponse, et je le jure devant vous, j'irai les joindre, mais ce sera pour leur arracher la vie.

UN OFFICIER MUNICIPAL.

Tes camarades ont-ils vu cette lettre?

COLIN, *vivement.*

Personne n'a dû voir et n'a vu cette lettre que vous et moi, je la dépose en vos mains, je la destine elle et ses auteurs aux flammes les plus ardentes.

LE MAIRE.

Colin nous te nommons commissaire pour aller à Fontenai informer le département de notre position, tu lui montreras cette lettre infâme, tu lui exposeras notre pressant besoin d'hommes.

et de munitions de guerre , et tu rapporteras sa délibération.

C O L I N.

Je me disposois à y aller , j'ignorois que vous songiez à moi , et c'est au moment de partir que j'ai reçu cet écrit , j'ai cru de mon devoir de vous le faire connoître , je pars et remplirai ma mission promptement. [*Il sort.*]

Un OFFICIER MUNICIPAL.

Nous avons arrêté qu'il seroit formé un bataillon de jeunes gens , pourquoi donc cet ordre n'est-il pas exécuté ?

Un autre OFFICIER MUNICIPAL.

J'ai appris que plusieurs jeunes gens avoient disparus hier , qu'un certain prêtre étoit venu les embaucher , j'ai fait courir un gendarme après eux , mais ils les a perdus de vue dans les bois , il faut retourner à notre poste et prendre des mesures efficaces , car le mal augmente.

L E M A I R E.

Oui , retirons-nous à notre poste , mais jurons d'y rester et d'y mourir en défendant les droits de l'homme et du citoyen.

Tous avec empressement prononcent ces mots : je le jure.

S C E N E S E P T I E M E.

Un vieux militaire amène plusieurs jeunes gens armés , il s'adresse aux Officiers municipaux.

L E M I L I T A I R E.

Magistrats , j'amène devant vous des jeunes gens enthousiastes de la liberté , leur zèle répond

de leur succès : ils vous demandent de partir les premiers et d'aller préparer les postes où les bataillons du district devront les joindre.

L E M A I R E.

Braves jeunes gens, vous avez entendu le cri du danger de votre pays, vous voulez être les premiers à vous mesurer avec les rebelles, nous applaudissons à votre dévouement. [*Au vieux militaire.*] Et vous, généreux soldat, que l'expérience dirige, vous vous offrez de les conduire au combat, nous le présageons, ce sera à la victoire. Recevez le baiser fraternel, et venez prendre avec nous les mesures nécessaires à la subsistance et à l'équipement complet de ces jeunes défenseurs.

Un des JEUNES VOLONTAIRES.

Magistrats, le devoir de notre âge, c'est la reconnaissance, il a parlé au fonds de nos cœurs et nous le remplirons avec courage; hé! pouvions-nous délibérer si nous employerions nos bras à protéger les jours de nos pères, de nos mères, de nos sœurs, si nous ferions de nos corps un rempart à la liberté de notre pays, si nous seconderions les opérations bienfaisantes de nos magistrats! non, nous ne le pouvions ni ne le devions; il a suffi que le besoin, que le danger nous fut connu pour agir. Il se mêle un regret à notre ardeur, celui d'avoir vu de nos camarades se laisser séduire et entraîner par l'or des brigands. Mais le regret excitera notre fureur et si nous appercevons ces traîtres, nous leur ferons sentir qu'une main de fer sait punir les crimes de l'or. Nous avons fait serment de marcher et de frapper

les premiers coups; vous, ordonnez aux bataillons qui nous suivront d'entasser nos corps morts et d'en former une montagne, sur laquelle placés, ils ajusteront l'ennemi, nous désirons être encore utiles après notre mort.

UN OFFICIER MUNICIPAL.

Jeune héros, ce nom est dû à tes sentimens, tu viens de frapper mon cœur, je veux combattre à tes côtés, en échangeant mon écharpe avec un fusil, je te suivrai pour rappeler à tes camarades, qui sont les miens, les paroles de feu que tu viens de prononcer.

(Il remet son écharpe au maire, et se met dans le rang des volontaires.)

LE MAIRE.

Cette écharpe sera suspendue à la maison commune; en la voyant, les citoyens apprendront que le zèle de leurs magistrats ne se borne pas à les administrer, mais encore à les défendre: ce sera le signal du danger de la France et celui de son salut.

SCENE HUITIEME.

Le vieux militaire fait défiler sa troupe, la musique joue l'air des Marseillois, les Magistrats se retirent, Jeannette accourt avec Lucie, elles s'arrêtent et regardent partir la troupe.

SCENE NEUVIEME.

JEANNETTE et LUCIE.

JEANNETTE.

Ah! ma chère Lucie, quel nouveau trouble, tu vois les apprêts de la guerre, on dit même

que notre commune est menacée ; on assure que Duterreau, le ci-devant Procureur-fiscal, et Massis notre ex-curé ont rejoints les rebelles et qu'ils ont trahi notre municipalité. Les monstres ! qui auroit jamais cru que ce Duterreau, qui faisoit tant le patriote, qui vouloit la constitution, toute la constitution, rien que la constitution, seroit allé joindre des gens qui ne veulent point de constitution.

L U C I E.

Ah ! ce langage de Duterreau, prouvoit assez que c'étoit un aristocrate déguisé. Mais ce Massis, ce prêtre qui faisoit tant le cagot, qui sans cesse nous prêchoit que dieu détestoit le sang, que sa religion étoit une religion de douceur et de charité, et qui va se placer dans une armée qui veut tout égorger ! Oh ma foi, les robes noires couvroient des ames plus noires encore.

J E A N N E T T E.

Cela fait horreur. . . . On dit que Colin est parti depuis Fontenai, pour Paris ; je te jure, que si Colin ne revient pas avant la guerre, je pars, je le chercherai par-tout, je me déguiserai en homme ; s'il est soldat, je combattrai avec lui, je mourrai à ses côtés, où je recevrai son dernier soupir... mon sang s'échauffe, je te quitte et pars à l'instant. [*Elle sort.*]

L U C I E.

Quelle femme ? Allons avertir son père, c'est un bon patriote ; mais qui seroit fâché de perdre sa fille. . . . Quel sort va être le nôtre ? [*Elle sort.*]

A C T E S E C O N D.

Le Théâtre représente une plaine , au fond est une Ville sur un rocher.

S C E N E P R E M I E R E.

Le chef des brigands accompagné de plusieurs officiers.

L E C H E F D E S B R I G A N D S.

Voici des nouvelles, (*il lit une lettre*) ,
 „ Monseigneur , je viens de faire une expédition
 éclatante, Machecoul est à nous. Il y a eu
 d'abord de la résistance, mais à force de vigueur
 nous sommes entrés victorieux dans cette ville.
 J'ai fait égorger les prétendus Officiers muni-
 cipaux , qui refusoient de jurer foi et hommage
 au nouveau roi. Les soi-disant administrateurs
 du district ne nous ont pas échappés , je me suis
 emparé des caisses publiques , dans lesquelles
 j'ai trouvé 150 mille livres. J'avois d'abord fait
 emprisonner cinq cents bourgeois mutins, mais
 comme il faut un exemple qui en impose, je
 les ai fait passer au fil de l'épée, le reste est
 soumis. Notre troupe se fortifie, je médite d'autres
 coups. J'ai l'honneur d'être , Monseigneur , etc.
Signé , CHARETTE „

[*Il poursuit.*] MM. , voilà un grand coup ,
 cela doit vous animer , mais j'ai appris que l'on
 envoyoit contre nous des troupes de ligne , des
 armées puissantes , il faut prévenir ces armées
 impies et nous ouvrir un passage jusqu'à Paris ;
 le moment d'y arriver doit vous presser , retour-
 nons au quartier-général , faites assembler le
 conseil de guerre , je vais donner de nouveaux
 ordres. [*Ils sortent tous.*]

SCENE DEUXIEME.

DES PAYSANS et PAYSANNES, LE PIÉTON
DE L'ARMÉE.

UN PAYSAN.

Hé mon dieu, quel malheur ! on dit que les
revoltés massacrent tout, hommes, femmes et
enfans, qu'ils ont pris Machecoul, qu'ils y ont
commis des horreurs.

LE PIÉTON.

Je vous dis que ce sont des monstres et qu'il
faut que tout le monde marche contre eux ;
mais les patriotes, oh ! ils font des traits su-
perbes, le maire de Machecoul, par exemple,
c'est un républicain dont on se souviendra tou-
jours, les brigands vouloient lui faire crier vive
le roi, il a toujours crié, *Vive la République*,
et il est mort en disant ces paroles-là. J'ai encore
vu un trait singulier, vous connoissez David,
il avoit reçu une balle là, [*il montre le teton
droit.*] Cette balle étoit restée entre les chairs,
Hé bien, ce brave garçon a pris son couteau,
il a arraché la balle, l'a remise dans son fusil, et
tira sur les rebelles, j'ai vu tomber celui qui
l'avoit ajusté.

LES PAYSANS, ensemble.

Oh ! quel courage, c'est-là un bon patriote.

LE PIÉTON.

Oh oui, c'en est un ! eh bien, le petit Vin-
zelle, vous le connoissez aussi, c'est un enfant

de quinze ans au plus ; hé bien ! il a reçu une balle à la poitrine , on a couru le secourir , mais il s'est mis à crier , ne vous occupez pas de moi , qu'un de vous me conduise à l'endroit où je dois mourir , allez combattre les rebelles , je meurs contents , si vous repoussez les ennemis de la patrie.

LES PAYSANS, ensemble.

Ah mon dieu ! un enfant être aussi courageux , cela doit bien faire honte à ceux qui ne vont pas combattre et à ceux qui fuyent.

LE PIÉTON.

On attend des troupes de ligne et des munitions ; car les gardes nationales qui arrivent de tous les départemens suffiront à peine pour exterminer les révoltés : on dit qu'ils ont parmi eux des soldats anglais , des princes qui les commandent , et qu'ils n'épargnent personne.

UN PAYSAN.

N'est-ce pas , les coquins , ils tuent les bourgeois ; on nous avoit dit qu'ils ne vouloient faire de mal à personne , qu'ils vouloient seulement suivre leur religion et rétablir le roi , voilà ce que c'est que d'avoir écouté ces messieurs-là , ils s'embarrassent bien de tuer le monde , pourvu qu'ils soient les maîtres. [*Le Piéton sort.*]

UNE PAYSANNE.

Mon dieu , que ferons-nous donc s'ils viennent par ici , (*elle entend courir , elle regarde , jette un cri et tous ensemble crient ,* Hé voilà Colin.

SCENE TROISIEME.

COLIN, *habillé en garde national,*
et les précédens.

COLIN.

Meschers amis, j'arrive de Paris, on n'y savoit pas qu'il y avoit des rassemblemens dans notre pays, notre département même n'en étoit pas bien certain. Je leur ai tout dit, et ils ont appris depuis que la guerre étoit commencée; mais je vous assure qu'une armée de vingt mille hommes vient pour mettre ces brigands à la raison.

Une PAYSANNE.

Quoi, Colin, tu viens de Paris, tu as donc vu nos représentans? dis-nous, cela doit être bien beau; tu dis qu'une armée vient : oh! je savois bien qu'on leur cacheoit nos peines, ils ont eu bien mal quand ils ont su qu'on nous faisoit la guerre, ils sont si occupés de nous rendre heureux!

COLIN.

Oui, je vous en assure qu'ils s'occupent de nous, j'ai apporté au district un gros paquet, et il y aura ce soir de grands mouvemens. Pour moi, je me suis enrôlé dans le bataillon de Paris qui vient ici, et on verra si je suis bon patriote.

LES PAYSANS, ensemble.

Oh! Colin, nous n'en avons jamais douté.

Colin les embrasse, il part, et les paysans le suivent.

SCENE QUATRIEME.

On entend le tambour qui bat la charge, on voit arriver le bataillon de Paris, avec un drapeau portant ces mots, MORT AUX REBELLES; le bataillon se range sur la gauche, la municipalité en écharpe, vient le reconnoître, le commandant fait porter les armes, alors il remet au maire un papier qu'il lit.

LE MAIRE, *s'adressant à la troupe.*

François, les royalistes ont choisi ce pays pour leur champ de bataille; nous voulons tous la liberté, l'égalité, nous ne voulons plus de rois ni de tyrans quelconques; allez, combattez les rebelles, et faites que ce pays soit leur tombeau.

Tout le bataillon crie: Vaincre ou mourir.

La municipalité se retire après que le maire a embrassé le commandant; le bataillon se met en marche au pas ordinaire, et la musique joue l'air: Allons, enfans de la patrie. La troupe sort par la droite, un jeune volontaire a l'air fatigué, il suit lentement, la troupe disparue; on entend tirer des coups de fusil.

SCENE CINQUIEME.

Des soldats rebelles fuyent et montent vers la ville, un jeune soldat républicain les poursuit le sabre à la main, il en frappe deux, les tourne et les emmene prisonniers; il rencontre une patrouille du bataillon de Paris qui se saisissent des deux soldats rebelles, en criant, vive Barra, et se retirent.

SCENE SIXIEME.

Barra, enfant âgé de treize ans, court après les autres rebelles qui fuyent vers la ville, les rebelles se retournent, l'enveloppent et l'enlèvent; Barra se laisse tomber

UN SOLDAT REBELLE, *lui crie:*

Rends-toi, crie, vive le roi.

BARRA.

Vive la république. *[Il ne veut se relever, ni se rendre; il se défend.]*

LE REBELLE.

Rends-toi, te dis-je, crie, vive le roi, ou tu es mort.

BARRA.

Je ne profererai pas un blasphème; vive la république!

On voit les rebelles lui mettre le sabre sur le cœur, Barra répète le même cri, on le voit entraîner par les rebelles qui entrent dans la ville.

SCENE SEPTIEME.

On entend le tambour qui bat le pas accéléré, c'est un bataillon qui revient de son expédition; le commandant fait faire halte, il rallie sa troupe, et, pendant ce mouvement, on voit arriver un représentant du peuple accompagné d'un officier d'artillerie; le représentant s'approche du commandant qui aussitôt fait porter les armes à sa troupe alignée, la musique joue l'air: On peut-on être mieux pendant lequel temps le représentant et le commandant ont un colloque secret.

LE REPRESENTANT.

Soldats de la république, j'arrive pour être témoin de votre valeur; la Convention nationale, la France entière comptent sur votre courage; j'ai appris qu'un de vos généraux vous avoit trahis, je l'ai fait arrêter; j'apprends en arrivant qu'un jeune enfant a préféré mourir à se rendre aux rebelles, cet acte d'héroïsme doit exciter votre zèle, il faut que les rebelles périssent ou que la France disparaisse du globe, ne tardez plus de triompher des brigands qui voudroient vous donner un maître.

TOUS LES SOLDATS.

Vive la république, point d'autre maître que la loi.

SCENE HUITIEME.

La musique joue l'air : Ç'a ira. Pendant ce temps le commandant remet au représentant le nouveau plan d'attaque , il l'examine et l'approuve par un signe de satisfaction.

LE REPRESENTANT, *aux soldats.*

François, point de grâce aux brigands, je marcherai à votre tête, et ce signe sacré de la liberté [il montre le ruban tricolor sur son chapeau] que je porterai devant vous, vous rappellera vos sermens et votre patrie.

La troupe se met en bataille.

LE REPRESENTANT, *en parcourant les rangs.*

Soldats, veillez à vos côtés et dénoncez les lâches ; ... chassez-les du rang et qu'ils soient à l'instant punis. François, honorez le nom d'hommes libres, et soyons vainqueurs.

Le commandant fait serrer les rangs et commande la marche au pas accéléré ; la troupe sort par la droite, le représentant à la tête, la musique joue l'air. Ç'a ira.

SCENE NEUVIEME.

On voit accourir un officier de la garde nationale, ayant le menton enveloppé, sa fille le retient par le bras.

GENDREAU, *officier blessé.*

Non, ma fille, non, je ne puis rester.

JULIE.

Mon père, je vous prie, restez donc, attendez que vous soyez parfaitement guéri.

GENDREAU , *s'arrachant des bras de sa fille.*

Ma fille, il seroit déshonorant pour moi que les brigands vinssent m'arracher les restes de ma vie dans ma maison , donne tes soins aux autres blessés , je vais repousser les ennemis ou mourir en les combattant. [*Il sort vivement.*]

SCENE DIXIEME.

JULIE.

Ah ! les monstres , puissent-ils périr tous avant que mon père n'eût rejoint l'armée. [*En ce moment passe un soldat rebelle qui traverse , après avoir écouté un moment. Julie a entendu marcher , elle se retourne , et s'écrie :*] Ah ! c'est un étranger ; c'est peut être un espion des rebelles. [*Elle se sauve.*]

SCENE ONZIEME.

On voit descendre de la ville nombre de rebelles qui se réunissent. Ces rebelles sont vêtus d'un habit de paysan , un ruban blanc au chapeau , une petite plaque d'étoffe sur le cœur où est une croix et des fleurs de lys , avec ces mots : NOTRE RELIGION , NOTRE ROI ou LA MORT. Ils se rangent en bataillons ; des prêtres paroissent au milieu d'eux ; à la tête est un colonel richement vêtu , à côté de lui est un prêtre , portant d'une main élevée une croix et de l'autre un poignard , au milieu du bataillon paroît un drapeau blanc , sur lequel on voit l'image de la Vierge , des fleurs de lys , et ces mots : ARMÉE CATHOLIQUE. Pendant que cette horde défile au pas ordinaire , la musique joue l'air connue sous le nom de marche du roi.

SCENE DOUZIEME.

Un SOLDAT REBELLE , accourt en criant :

Aux armes , les impies brûlent nos casernes , nous sommes perdus.

On voit alors la horde rebelle regagner la ville , en desordre. A peine sont-ils rentrés , les portes de la ville se ferment et du haut du rempart on tire un coup de canon.

SCENE TREIZIEME.

On voit arriver par la gauche au pas de charge, la troupe républicaine, le tambour bat, la musique joue l'air : Ran tan plan tire lire. Les soldats crient : Vive la république. Le commandant dispose sa troupe en deux colonnes ; elles montent à l'assaut. Le représentant du peuple attaque la ville par la droite, le feu est redoublé, le commandant par la gauche ; le représentant avance, un mur de la ville tombe ; on entend un cri venant des rebelles, le commandant fait mettre le sabre à la main, la charge bat plus vivement ; un prêtre, sur le rempart, tombe sous le coup que lui porte le représentant ; un volontaire pénètre dans la ville, la colonne de droite y entre presque aussitôt, on entend les cris de Vive la république. On entend encore quelques coups de fusil ; on voit les rebelles fuir par tous les chemins, les républicains les taillent en pièces ; enfin, le représentant paroît sur le rempart, il arbore le drapeau tricolor, le commandant poursuit le reste des brigands, la musique joue l'air : C'est ce qui me console ; et les soldats en revenant chantent à chaque refrain de l'air ; Vive la république.

SCENE QUATORZIEME.

Colin accourt apportant une bannière qu'il a pris aux rebelles ; il la déploie devant ses camarades qui montrent le désir de la lacérer ; il chante le couplet suivant :

Air : Veillons au salut de l'empire.

De cette horde catholique
Voilà l'exécrable drapeau,
Cette gente aristocratique
Promptement descend au tombeau,
Liberté ! Liberté !
Notre victoire est ton ouvrage ;
Tyrans, tremblez,
Nous ne nous arrêterons pas,
Tout doit céder, notre courage
Trônes, autels renversera.

SCENE QUINZIEME.

Le drapeau tricolor flotte sur le rempart, le représentant du peuple descend accompagné de plusieurs soldats et officiers, un roulement se fait entendre, la troupe se rallie et porte les armes.

LE REPRESENTANT.

Soldats , vainqueurs du royalisme et de la superstition , que ce signal d'horreur soit à l'instant consumé par les flammes , et que la république désormais tranquille par vos efforts soit l'objet de votre culte et de votre amour.

SCENE SEIZIEME.

Un tambour s'approche , lacère le drapeau des rebelles et y met le feu

COLIN.

Périssent les rois , les tyrans ,
Les modérés et les feuillans ,

Gente aristocratique : *bis.*

Triomphes sainte Liberté ,

Vois ton ennemi terrassé ,

Vive la république. *bis.*

Les soldats répètent le refrain : Vive la république.

Colin reprend son rang ; le représentant du peuple qui a remarqué Colin et un autre volontaire qui se sont distingués lors de l'assaut , parle au commandant.

SCENE DIX-SEPTIEME.

Un courier apporte une lettre au représentant du peuple.

LE REPRESENTANT , lit.

« Citoyen représentant , quelques rebelles échappés à la poursuite de vos troupes se réunissent dans nos environs , envoyez-nous des secours et que cette horde soit enfin détruite. Nous faisons sonner le tocsin : aux armes , au secours , et dans peu la Vendée sera entièrement purgée des rebelles.

Signés , Les Administrateurs du district de Saumur. »

Il continue : Soldats , encore quelques efforts , volez sous l'égide de la victoire , terrassons les rebelles , et que votre valeur assure le triomphe de la république.

SCENE DIX-HUITIEME.

Un roulement se fait entendre , le commandant fait porter les armes , et au pas accéléré , la troupe part , le représentant du peuple à la tête , la musique joue l'air : Ça ira.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente un désert.

SCENE PREMIERE.

Deux vieillards et des femmes paroissent abbatu de chagrin.

Un VIEILLARD.

Voilà comme on se rend malheureux en écoutant ceux qui inspirent la désobéissance aux lois, on avoit renoncé aux seigneurs, aux princes, pourquoi leur avoir donné retraite? Nous avions souri au bonheur qui étoit préparé à nos enfans et il faut que nous ayons la douleur de les voir immolés pour le plaisir des aristocrates. Hé bien, nous revenons dans notre malheureux pays, nos maisons sont à moitié détruites, nous n'y retrouvons rien, qu'allons-nous faire? Encore bien satisfait d'avoir vu triompher la bonne cause, au moins je mourrai content de voir la patrie sauvée.

Une FEMME.

Hélas! nous voilà sans soutien, si la Convention nationale ne vient à notre secours, que ferons-nous?

Une autre FEMME.

Mon mari n'a suivi les rebelles que malgré lui, on l'a arraché de sa charrue, il avoit beau crier qu'il ne savoit pas le métier de la guerre, on l'a emmené, on l'a maltraité; enfin, me voilà réduite avec deux enfans sans aucune ressource.

SCENE DEUXIEME.

On entend le tambour qui bat la marche accélérée, les précédens se sauvent, en criant: Ah! mon Dieu! La troupe, sur deux colonnes, arrive triomphante aux cris de Vive la république; la musique joue l'air de la Carmagnole; la troupe se range en bataille.

SCENE TROISIEME.

Le représentant arrive avec deux officiers supérieurs, il salue les soldats, et leur dit :

LE REPRESENTANT.

Républicains, l'univers connoît votre valeur indomptable, la reconnaissance nationale vous est acquise, dans peu la Convention

(Il est interrompu par un soldat qui quitte son rang, dépose ses armes dans les mains de son officier, il accourt et se jette aux genoux du représentant qui le relève vivement, en lui disant :

Lève-toi, sois toujours digne du nom françois, parle, que veux-tu ?

LE SOLDAT.

Citoyen représentant, tu vois en moi l'amante d'un des généreux soldats que tu félicites, j'ai suivi le mouvement de mon cœur, j'ai voulu combattre à côté de mon amant, j'ai essuyé toutes les fatigues, et mon bras quoique foible a frappé sur les rebelles.

(Pendant que ce soldat parle, le représentant tire sa tablette, il fixe ce soldat, et lui dit :

LE REPRESENTANT.

Brave soldat,

(A ces mots Jeannette jette bas son habit militaire et son chapeau, elle paroît habillée en femme ; surpris de cette métamorphose, il lui dit :

Femme courageuse, j'admire ta vertu, je fus témoin de ton zèle ; mais, tu soupîres. . . .

JEANNETTE.

Citoyen représentant, je te demande mon amant.

LE REPRESENTANT.

Quel est-il ?

Jeannette court, va prendre Colin par la main et l'amène devant le représentant.

J E A N N E T T E.

Le voilà. [*Elle soupire.*]

Le représentant le fixe.

C O L I N, *d'un ton honnête et fier.*

Représentant, le malheureux pays qui a servi de repaire aux brigands et qui maintenant est leur tombeau, m'a vu naître, j'ai découvert les complots des scélérats, j'ai fait mon devoir en les dénonçant et en les combattant. J'ignorais que Jeannette fut près de moi, je la reconnois et elle m'en est plus chère, mais je prévois sa demande, n'y fais pas droit si tu crois que ma vie puisse encore être utile à ma patrie.

Jeannette à ces mots quitte la main de Colin. Le représentant saisit la main de Jeannette et Colin, les réunit, et d'un ton généreux leur dit :

L E R E P R E S E N T A N T.

Soyez heureux ; Colin, je te donne ton congé, et toi, Jeannette, je te donne un époux.

(*Jeannette et Colin baissent le front en signe de reconnaissance.*)

Aux soldats : Mes amis, j'avois fixé votre départ dans une heure, mais la vertu doit trouver sa récompense, et je veux que vous soyez témoins de [*Il est interrompu.*]

SCENE QUATRIEME.

Le vieillard Gossin ayant à sa suite des femmes éplorées viennent en soupirant, et sans voir Colin et Jeannette disent au représentant.

G O S S I N.

Citoyen représentant, des malheureuses victimes de la guerre viennent implorer votre bienfaisance ; en rentrant dans leur pays, elles n'y ont trouvé que des cendres et des habitations

à moitié détruites ; ordonnez que des secours nous soient prêtés , nous nous engageons à les restituer par chaque année.

LE REPRESENTANT.

Citoyens infortunés , votre pays est ruiné par une guerre que le fanatisme et le royalisme y ont occasionnée , sans la générosité de vos frères des autres départemens qui vous ont reçus par compassion pour votre âge et pour votre sexe , vous eussiez été enveloppés dans le nombre des morts , vous implorez la bienfaisance nationale , vous en ressentirez les effets. Autant la loi est rigoureuse pour les rebelles , autant elle est propice pour les malheureux.

G O S S I N.

Tous ne furent pas coupables , beaucoup de gens ont été forcés de suivre l'armée des rebelles , beaucoup ont cherché leur salut dans la fuite ; j'avois une fille , dont le mariage arrêté devoit se conclure avant cette guerre , hélas ! qu'est-elle devenue ?

SCENE CINQUIEME.

Jeannette retourne la tête , elle reconnoît son père , jette un cri en l'embrassant ; Colin , qui a entendu ce cri , reconnoît Gossin , il court l'embrasser et soutenir Jeannette qui se trouve mal.

SCENE SIXIEME.

LA LIBERTÉ et les précédens.

On entend deux coups de tonnerre , un nuage se fend , la Liberté sur un char étoilé descend sur la Montagne. Jeannette revient à elle , Colin ainsi qu'elle lèvent les yeux , et appercevant la Déesse , se prosternent ; Gossin élève les mains , la musique joue l'air : O Liberté ! qui fais le bien suprême. Le représentant va saluer la Liberté qui , du haut de la Montagne , promène ses regards , elle prend une couronne de chêne et descend avec le représentant.

LA LIBERTÉ.

Français, vos cœurs fidels à ma voix sont faits pour le bonheur, je viens couronner les héros, qui vont de cette terre, souillée par les rebelles, faire sortir les enfans dignes de fonder mon culte dans tout l'univers. Et toi, représentant de ce peuple fier et généreux, continue tes efforts; la Montagne que je chéris, et où tu t'es assis, comblera les marais dans lesquels sont enfoncés mes ennemis, et par tes soins l'univers ressentira mes bienfaits.

Elle pose la couronne de chêne sur la tête de Colin et de Jeannette qui restent prosternés; le représentant reconduit la Liberté jusques au haut de la Montagne, la musique joue l'air: Veillons au salut de l'empire. La Liberté rentre dans le char; elle s'élève dans les nues; deux coups de tonnerre se font entendre, et tous les acteurs crient: Vive la Liberté!

SCENE SEPTIEME.

LE REPRESENTANT *descend et dit:*

Mes amis, ce moment est précieux aux ames sensibles; Colin, je te donne tout le terrain que tu crois pouvoir cultiver, fais fructifier cette terre, qui n'eût jamais dû être arrosée du sang de ses habitans.

A Gossin. Bon vieillard, ta fille vertueuse est unie à son amant, ta vieillesse goûtera le plaisir de la voir heureuse.

Aux femmes. Et vous, femmes éplorées, essuyées vos larmes, la Convention pourvoira aux besoins de vos familles, conservez le souvenir du bonheur de ceux qui restent fidels à la loi.

Gossin, Colin et Jeannette se retirent en se tenant embrassés; les femmes les suivent, en criant: Vive les Représentans du peuple vive la République!

SCENE HUITIEME.

Un roulement se fait entendre, le Commandant fait porter les armes.

LE REPRESENTANT.

Soldats, mes amis, la gloire vous appelle encore au combat, allez par votre présence soutenir le courage de vos frères qui poursuivent les satellites du despote de Madrid, et que bientôt la victoire vous ramène triomphans, recevoir des représentans de la nation la récompense due à vos efforts. *Les soldats avec un ton transporté s'écrient : Vive la République, la victoire ou la mort.*

SCENE NEUVIEME.

Un Courier arrive, il apporte une lettre qu'il remet au Représentant.

LE REPRESENTANT, après l'avoir parcouru des yeux, dit à haute voix :

Soldats, les ennemis de la république doivent frémir au récit de vos victoires, ils doivent encore plus être ébranlés de l'héroïsme de plusieurs d'entre vous, j'apprends à l'instant

Il lit : Au moment où Charette s'approchoit de Noirmoutiers, un canonier, nommé Richer, fusilla, de sa propre main, un soldat qui parloit de capitulation, et mourut lui-même un instant après, égorgé par les brigands, sur sa pièce de canon. Son fils est pris par les brigands, il est transféré à l'île de Bouin pour y éprouver le même sort; cependant, Charette lui propose la vie s'il veut accepter une place de canonier parmi les brigands, il rejette cette offre avec indignation; on lui dit qu'il peut obtenir sa grâce, s'il crie : *Vive le roi*; il répond : *Mon père fut assassiné par vous en défendant la république, je ne ternirai pas la gloire d'une si belle mort; j'abhorre les tyrans, j'adore la Liberté.* Il est fusillé à l'instant. Telle est la mort glorieuse d'un républicain qui sait admirer et imiter les vertus de son père.

(32)

Soldats, cette lettre est une leçon pour tous les Français, fusillez le lâche qui parlera de capituler, et sachez mourir comme l'archer, fidèle à votre patrie. Volez à la victoire, je vais publier la gloire dont vous vous êtes couverts dans cette guerre que votre bravoure a su terminer.

SCENE DIXIEME.

Le commandant ordonne la marche, au pas ordinaire, la troupe défile, et la musique joue l'air de la victoire.

SCENE ONZIEME.

Pendant que la troupe défile, la statue de la Liberté, placée sur l'autel de la patrie, paroît dans le fond du théâtre; un chœur de femmes l'entoure; Colin et Jeannette sont devant, à genou en terre, ils chantent: Amour sacré de la patrie, &c.

Fin du dernier acte.

